

L'HISTOIRE VÉCUE

L'OUVRAGE COMPLET
60
ILLUSTRE

DELPHI FABRICE

DELPHI FABRICE

135

LA REINE DE LA FRONDE



F. ROUFF, Editeur, PARIS

C 50395

La reine de la Fronde

par Delphi FABRICE

CHAPITRE PREMIER

LES CHEMINS DE L'AMBITION

A l'époque de la minorité de Louis XIV, l'auberge du « Plat d'Étain », située au commencement du faubourg Saint-Antoine, était une des mieux achalandées de ce quartier pittoresque et bruyant. S'il s'y rencontrait des artisans du meuble et des soldats tenant garnison dans la prison d'État proche, la clientèle principale, celle qui assurait la recette, était surtout constituée par la haute domesticité seigneuriale. Les hôtels de la grande noblesse se pressaient, en effet, dans les environs, partant du Marais jusqu'à la place Royale.

A une table placée dans un coin de l'auberge, deux hommes étaient accoudés, portant des livrées qui leur assuraient le respect des autres buveurs.

L'un était M. La Grange, premier maître d'hôtel de Son Eminence le cardinal Mazarin, ministre de Sa Majesté Anne d'Autriche, veuve de Louis XIII et régente du royaume de France, — homme long et sec, au visage en lame de couteau, aux yeux inquisiteurs et sournois.

L'autre se nommait Grandgousier. Il avait dépassé la cinquantaine. Bedonnant, il se donnait des airs d'importance que démentaient sa physionomie et ses regards crédules. Mais n'était-il pas premier maître d'hôtel, lui aussi, de Mme la duchesse de Longueville-Bourbon, sœur du grand Condé, le vainqueur de Rocroi?

— Alors, questionnait La Grange en remplissant pour la troisième fois le gobelet de son compagnon d'un joli petit vin d'Arbois, il serait vrai que vous voulez quitter le service?... Jamais Mme la duchesse ne vous le permettra, car vous lui êtes par trop indispensable! Vous veillez à tout dans sa maison...

— Il en est pourtant ainsi, repartit Grandgousier en poussant un soupir. Il va falloir que Mme la duchesse en prenne son parti... Je me retirerai dès que je le pourrai... et lorsque je serai en mesure de réaliser mon rêve...

— Et peut-on connaître votre rêve? questionna La Grange curieux.

— Pourquoi pas? fit Grandgousier. Il est des plus avouables. Je souhaite quitter la livrée pour m'établir à Blois, dans une hostellerie... la plus importante de la ville... Je guette cette occasion depuis déjà plusieurs années.

— Vraiment? Que vous manque-t-il pour cela? Peut-être n'êtes-vous pas suffisamment en fonds... Pardonnez-moi ma hardiesse à me mêler d'une affaire qui ne me regarde pas... Je ne le fais que parce que j'ai la plus grande amitié pour vous...

— Amitié que je vous rends bien, répondit Grandgousier en humant un nouveau gobelet de vin. Ce qui le rendit encore plus loquace.

« Oui, cher La Grange, vous venez de mettre le doigt sur la plaie. Je n'ai pas suffisamment d'argent pour acquérir cette hostellerie, qui sera mise en vente incessamment. Il me manque quelques milliers d'écus... Mais l'occasion est si tentante que je suis résolu à m'adresser aux prêteurs plutôt que de la laisser échapper.

— Gardez-vous-en bien! fit La Grange avec chaleur. Vous vous en repentiriez pour le restant de votre vie! Car vous vous ruineriez dans les mains de ces damnés usuriers... et je vous vois mendiant le pain de vos derniers jours!

— Mais comment faire? interrogea Grandgousier, les yeux humides. Vous connaissez un moyen?

— Peut-être, répondit La Grange qui, après un moment de fausse hésitation, poursuivit en baissant la voix :

— Oui, il y a peut-être un moyen de vous procurer ces quelques milliers d'écus... Cela sans qu'il vous en coûte beaucoup... et sans aucun risque, vous pouvez me croire, sans aucun risque.

Grandgousier le regarda d'un air interrogateur, tandis que le maître d'hôtel de Mazarin lui versait à nouveau à boire. La Grange connaissait le penchant marqué de son collègue pour le bon vin; aussi, n'hésitait-il pas à faire servir celui-ci à ses desseins.

— Voici, expliqua-t-il. Je suis curieux par nature. C'est mon péché mignon comme le vôtre est de vous établir hostellier.

« Or, il m'est venu aux oreilles que chez Mme la duchesse de Longueville, d'illustres personnes se réunissent plusieurs fois par semaine pour discuter art et littérature, tout comme chez Mme la marquise de Rambouillet...

« Or, apprenez encore ceci, mon cher ami, quoique d'une humble classe, je me pique de belles-lettres.

— Vous! s'exclama Grandgousier avec surprise. Ce n'est pourtant pas là une occupation pour nous, gens de maison!

— C'est pourquoi je vous en demande le secret. Je serais donc désireux de savoir sur quels sujets discutent les invités de Mme la duchesse... Ça doit être passionnant!

— Ma foi, répliqua le gros homme en riant, je ne le trouve pas, pour ma part! Je suis, de toute la domesticité, le seul serviteur qui entende leurs propos, car ma maîtresse tient au secret de ces réunions...

— Quoil feignit de s'étonner La Grange, tant de discrétion pour de si futiles propos sur des vers et des romans!...

— Eh! se récria Grandgousier, qui vous parle de poésie et de romans! Il ne s'agit pas de ça, mais de la politique du pays, de la cour, de Son Eminence votre maître, même!

— Pas possible! s'étonna La Grange avec un étonnement bien joué.

— C'est pourtant comme je vous le dis! poursuivit le futur hostellier à qui le vin d'Arbois déliait la langue jusqu'à l'imprudence.

« Et je vous promets que les critiques et les blâmes ne sont pas épargnés sur les événements du jour... Les révoltes du Parlement, les grondements du peuple, l'agitation des hommes d'armes, tout cela constitue le fond des conversations, qui ne chôment pas!

Puis, s'échauffant, il ajouta avec conviction :

— Mais, comme le disait la dernière fois Mlle de Montpensier, tout cela va changer! Elle le veut plus que quiconque, étant de la famille royale, puisque fille de Monseigneur le duc d'Orléans, oncle de Monseigneur le dauphin... Et Leurs Altesses MM. les princes sont complètement de son avis...

— Vraiment, observa La Grange, Leurs Altesses sont de cet avis?...

— Le prince de Condé surtout et M. le duc de Beaufort. Ils sont encore plus acharnés que Mademoiselle. Et, à chaque réunion, ils affirment qu'il faut agir, agir sans retard.

— Et moi qui croyais ingénument qu'on ne s'entretenait que de belles-lettres chez Mme la duchesse de Longueville! s'exclama comiquement le maître d'hôtel de Mazarin. C'est tout de même intéressant de savoir de quoi parlent les Grands...

— Surtout, fit Grandgousier redevenu soudainement prudent, pas un mot de tout ceci à quiconque! Il faut que cela reste entre nous, sinon...

Il se tut en esquissant un geste craintif.

— Vous pouvez compter sur ma discrétion, fit La Grange. Je vous demande simplement une exception pour un maniaque de mes amis...

— Un de vos amis..., murmura l'imprudent bavard. Mais j'ai peur...

— Il n'y a rien à craindre de lui, poursuivit son rusé interlocuteur, je vous dis que c'est un maniaque... et très riche... Il a le défaut de vouloir connaître tout ce qui intéresse les gens de la cour... Et à n'importe quel prix... Vous entendez bien! N'importe lequel! Cela m'amène à vous dire que, si vous vouliez lui confier les propos que vous entendez, je crois que vous seriez vite en possession des quelques milliers d'écus qui vous manquent pour acquérir votre hostellerie de Blois...

— Vous n'y pensez pas! protesta Grandgousier se rendant enfin compte de son imprudence. Ce serait de la trahison... comme d'écouter aux portes!

Cette remarque servit à merveille son interlocuteur, qui répliqua railleusement :

— Maître Grandgousier, seriez-vous assez sot pour vous imaginer qu'il y a des domestiques qui n'écotent pas aux portes?... Vous me la baillez belle!... Mais les conversations du maître sont entendues par cent oreilles et courent la ville!... Alors, je ne vois aucun inconvénient à ce que vous répétiez celles que vous entendez, à mon ami... Cela n'aura pour vous qu'un avantage : de vous procurer les écus qui vous manquent!

Devant ce raisonnement plausible, en somme, la conscience de Grandgousier faiblit... Et puis, l'hostellerie de Blois, son rêve, était en jeu...

La Grange devina son hésitation.

— Allons, c'est dit! conclut-il fermement. Je vous mettrai en rapport avec mon ami... Quand pensez-vous qu'aura lieu la prochaine réunion chez vous?

— Mais... mais... précisément ce soir, répondit son interlocuteur encore troublé mais à demi conquis par l'appât des écus.

— Eh bien, fit La Grange, je vous donne rendez-vous ici même, demain dans la matinée... vers midi... Nous irons voir mon ami... et je ne doute pas que, si votre conversation lui plaît, vous ne le quittiez avec

un beau rouleau d'écus ou même de pistoles... Ce sera toujours un commencement.

Là-dessus, le maître d'hôtel de Mazarin jeta de la monnaie sur la table pour régler la dépense et prit congé de Grandgousier. Celui-ci demeura un instant sans savoir que penser ni que faire.

Mais, secouant soudain sa torpeur, comme une servante rôdait autour de lui, il commanda :

— Un autre pichet d'Arbois!

Il y puisa à la fois l'absolution pour sa prochaine trahison et la résolution de faire tout ce qui serait nécessaire pour acheter au plus tôt l'hostellerie de Blois.

Durant ce temps, La Grange rejoignait joyeusement le palais Mazarin, pensant :

— C'est Son Eminence qui va être contente! Quel bélltre que ce Grandgousier!

CHAPITRE II

CONSPIRATION PRINCIPÈRE

Dans le salon tout tendu de velours amaranthe où elle aimait se tenir, parce qu'il faisait ressortir sa beauté brune, Anne-Geneviève de Bourbon-Condé, duchesse de Longueville, se distrait à analyser le fameux sonnet d'*Uranie* qui faisait alors fureur parmi les « Précieuses » et tous ceux qui se piquaient de belles-lettres. Elle avait alors trente ans et s'épanouissait dans tout l'éclat d'une splendide beauté. Grandgousier lui annonça à mi-voix Mlle de Montpensier, qui entra aussitôt.

Celle-ci, Anne-Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, beaucoup plus connue sous le nom de la Grande Mademoiselle, était de quelques années plus jeune que son amie. Douée d'une imagination vive, fantaisiste et déréglée, elle s'efforçait de réaliser le type des héroïnes de Mlle de Scudéry, qu'avait lancées l'École de Rambouillet.

Les deux femmes s'étreignirent, car elles s'aimaient beaucoup et, au surplus, la même ambition haineuse les réunissait : celle d'abattre le premier ministre, le tout-puissant cardinal de Mazarin, maître du royaume de par la volonté d'Anne d'Autriche, la reine régente.

Comme le soir commençait à tomber, Grandgousier apporta des flambeaux.

Aussitôt, la conversation s'engagea, vive et animée, entre les deux femmes :

— Alors, c'est pour ce soir? interrogea la duchesse.

— Ce soir et ici même, chez vous, chère duchesse, nous prendrons les décisions définitives, répondit la Grande Mademoiselle. Mes frères Louis et Armand vont venir dans quelques instants, ainsi que M. de Condé, le comte de Grammont et quelques autres seigneurs, tous dévoués à notre cause.

— Pourvu que nous réussissions! s'exclama la duchesse. Voyez-vous, ma chère, malgré ce que dit M. de Gondi qui est d'église, et ambitionne le chapeau de cardinal, si Dieu est pour nous, je crois bien que le diable est pour ce damné Mazarin, dont il favorise tous les projets!

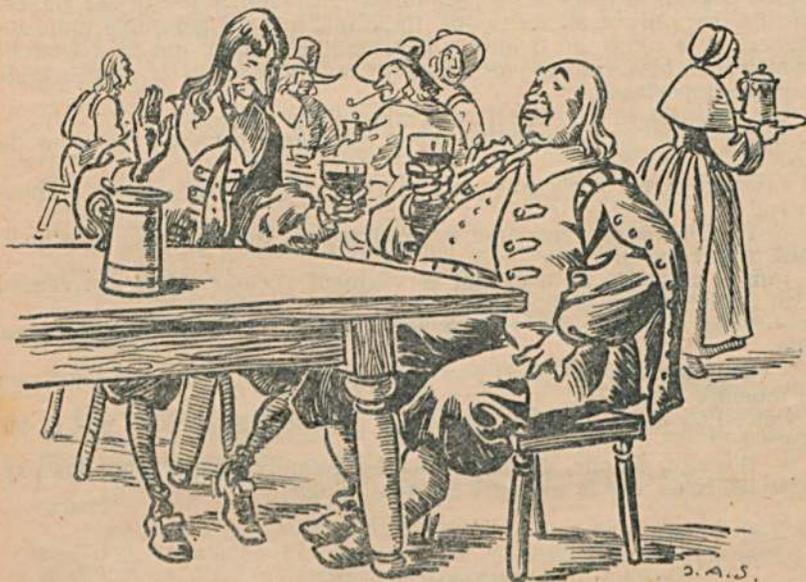
— Oh! répliqua Mlle de Montpensier, j'usqu'ici, je ne dis pas le con-

traire... Mais le succès va changer de camp... Désormais, il sera pour nous.

— Vous croyez? questionna encore la duchesse, d'âme moins solidement trempée que son amie.

— J'en suis sûre, affirma cette dernière. Toutes mes précautions sont prises, toutes mes intrigues sont nouées, et bien nouées! Elles ne peuvent que nous amener au résultat définitif. Ma chère, acheva-t-elle avec orgueil, je serai reine de France!

C'était, en effet, à ce but que tendait la Grande Mademoiselle, la reine de la Fronde, comme le peuple l'avait surnommée, et c'est pour y ar-



— Vous pouvez compter sur ma discrétion, fit La Grange (p. 3).

river, qu'elle s'était mise à la tête de la conjuration. Elle savait le Cardinal ainsi que la reine régente hostiles à ce projet, qu'ils connaissaient d'ailleurs. Elle voulait leur forcer la main et, pour cela, il ne s'agissait de rien moins que faire renvoyer Mazarin et obtenir le consentement d'Anne d'Autriche. Celle-ci, une fois vaincue par la Fronde, qui soulevait la noblesse comme le peuple et même le clergé, capitulerait et donnerait son consentement à cette union.

Extrêmement ambitieuse, l'aînée de la maison des Condés monterait alors sur le trône d'Henri IV, son grand-père, en devenant la femme du Dauphin, le futur Louis XIV, son cousin, qui avait onze années de moins qu'elle. Mais elle ne voulait pas s'apercevoir de cette différence d'âge, pourtant sensible, et faisait valoir que, pour ceindre la couronne, elle avait refusé tour à tour d'épouser l'empereur Ferdinand III d'Allemagne et Charles II d'Angleterre.

— Reine de France! releva la duchesse de Longueville.

Et, sur un ton plaisant, elle ajouta en esquissant une révérence :

— Jamais à une Majesté le diadème n'aura été si bien!

Les deux femmes éclatèrent de rire.

A ce moment, le maître d'hôtel entra et annonça plusieurs visiteurs. C'étaient les princes Louis de Condé-Bourbon, le grand Condé, à l'œil vif, à la physionomie altière, l'homme qui, à l'âge de vingt-deux ans, avait enfoncé la vieille infanterie espagnole à Rocroi, et son frère, le prince Armand de Conti, d'une nature très différente, indécis, partagé entre une immense ambition et une timidité excessive.

Ils furent bientôt rejoints par le duc de Beaufort, petit-fils de Henri IV que sa popularité dans la capitale faisait surnommer le Roi des Halles. Ensuite, survinrent M. de Gondi, frétilant, menant ensemble mille intrigues, et le comte de Grammont, brillant capitaine, qui ne cherchait qu'à se faire bien voir du parti des princes; enfin, quelques seigneurs de moindre importance.

Les conjurés se trouvaient au nombre d'une douzaine.

Alors, Mme de Longueville appela son maître d'hôtel favori et lui dit :

— Maintenant, je n'y suis pour âme qui vive, se présentait-on au nom du roi!

— Pour personne, madame la duchesse, fit Grandgousier en s'inclinant avec respect.

Puis il se retira en courbant servilement l'échine. Mais son regard avait déplié au prince de Condé.

— Vous êtes sûre de cet homme? demanda-t-il à Mme de Longueville.

— Grandgousier! s'écria-t-elle. Mais il se jetterait au feu pour moi au moindre signe!

Déjà, l'on avait formé le cercle. La Grande Mademoiselle prit la parole :

— Il s'agit, dit-elle, de nous entendre définitivement et de nous partager les rôles, car le moment est venu d'agir.

CHAPITRE III

L' « AMI » DE MAZARIN

Le lendemain, dans la matinée, La Grange était le premier au rendez-vous fixé au « Plat d'Etain ». Arrivé en carrosse fermé, il avait fait remiser son équipage, qui avait été garé, mais il avait bien spécifié qu'on ne dételât pas les chevaux.

Il attendit une demi-heure.

A mesure que le temps s'écoulait, sa figure se faisait plus longue, et la confiance qui s'y lisait à son entrée faisait place à une moue d'incertitude, tandis qu'il consultait à son jabot godronné :

— L'animal! Pourvu qu'il ne se soit pas ressaisi!

Mais il se rasséna en voyant enfin entrer Grandgousier.

— J'étais sûr que vous viendriez, lui dit-il.

Et, pour bien marquer tout de suite l'empire qu'il prétendait exercer sur son collègue, il ajouta :

— J'ai vu mon ami... Il est enchanté des détails que vous allez lui fournir et il a préparé pour vous un gros sac... Sont-ce des écus, des pistoles?... En tout cas, c'est une bonne bourse d'argent...

Cette annonce produisit son effet. Le visage de Grandgousier s'épanouit.

— Fort bien, dit-il. Votre ami sera content. Je vais pouvoir amplement satisfaire sa curiosité...

Mais il ajouta aussitôt, inquiet :

— Il est discret, n'est-ce pas? Et je n'ai rien à craindre...

— Vous voulez rire, mon cher! protesta La Grange.

Ils avalèrent prestement leurs verres et le rusé compère entraîna le gros homme dans la cour de l'auberge, où il le fit monter dans le carrosse, qui partit comme une flèche.

Cette façon d'enlèvement ne parut pas être du goût de Grandgousier, qui exprima sa crainte :

— Mais où m'emmenez-vous?

— Chez mon ami, répondit La Grange. Vous savez bien que c'était entendu ainsi. Vous lui rapporterez les propos tenus en conciliabule hier soir chez la duchesse de Longueville par la Grande Mademoiselle et ses partisans, et mon ami vous paiera largement vos révélations!

« Heureux homme! fit-il railleur, en donnant une légère tape sur le dos de son interlocuteur. Ah! je vous vois déjà installé dans votre hostellerie de Blois!

L'équipage menait un train d'enfer. Et, sur son passage, les gens s'écartaient précipitamment pour ne pas être écrasés, cela non sans murmurer.

Grandgousier était partagé entre deux sentiments : celui de la cupidité et celui de la crainte. Et, peu à peu, ce dernier prédominait.

Ce fut bien pis quand la voiture, faisant un brusque crochet, s'engagea dans un vaste jardin et, qu'en jetant un regard par la portière, le gros homme reconnut le Palais Cardinal!

— Mais, murmura-t-il tout tremblant, vous me menez chez Son Eminence!

— Sans doute, répliqua La Grange. Ne vous ai-je pas dit qu'il s'agissait d'un maniaque qui désire tout connaître?... Ce maniaque, dont je m'honore d'être l'humble serviteur, est mon maître!

Et comme le carrosse stoppait, que la portière s'ouvrait, il fit descendre devant lui le pauvre Grandgousier, plus mort que vif, et qui pensait que sa dernière heure venait de sonner; car, à cette époque, on ne se gênait pas pour supprimer les imprudents bavards.

Bien honnêtement, le benoit maître d'hôtel guida son collègue par des couloirs et des couloirs jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans une chambre très claire donnant sur un magnifique parterre.

Grandgousier respira alors, car il avait cru qu'il allait être jeté dans quelque oubliette ou cul de basse-fosse.

— Vous allez m'attendre un instant ici, lui dit La Grange. Je ne tarderai pas à revenir et, pour vous faire patienter, ajouta-t-il en désignant des verres et des fioles, vous pouvez en user à votre discrétion. Je vous prévins que ce sont des vins excellents. Vous qui en êtes amateur, vous les apprécierez.

Resté seul, Grandgousier retomba dans ses tristes pensées.

Dans quelle terrible situation s'était-il mis par son incontinence de langage de la veille! Où l'avait conduit son désir d'acquérir cette hostellerie de Blois?

Toutefois, son penchant pour l'ivrognerie l'inclinait peu à peu à voir les choses plus en rose, en considérant les fioles.

Après tout, La Grange venait de lui dire que ce vin était à sa disposition... Il pouvait toujours en prendre un verre... pour le goûter. D'ailleurs, toutes ces émotions lui avaient desséché le gosier.

Une dernière peur le retint comme il portait la main sur l'un des flacons... Si ce vin était empoisonné?...

Puis elle disparut.

— Bah! murmura-t-il, s'il était empoisonné, cela signifierait que l'on veut se débarrasser de moi... Mais, si l'on doit me supprimer, ce ne sera qu'après m'avoir entendu... Alors?...

« Alors, ce vin doit être bon.

Rassuré par ce raisonnement, il s'en servit une forte rasade.

Dès qu'il l'eut absorbée, il convint que c'était là un cru véritablement supérieur et, pour le bien constater, il remplit à nouveau son verre.

— A la bonne heure! s'exclama La Grange qui rentrait. Je vois que vous faites honneur à ces joyeux flacons! Videz votre verre, je vous prie. Ensuite, accompagnez-moi. Mais, après votre entrevue, vous pourriez achever de vider ces fioles tout à votre aise.

Grandgousier avala son verre d'un trait. Cela lui fit chaud au ventre et lui raffermi le moral. Il suivit son interlocuteur et, quelques instants plus tard, il était introduit dans une immense salle, décorée de tapisseries de haute lisse. Au milieu, était un bureau et, derrière ce bureau, surchargé de livres et de liasses de papiers, se tenait, presque enfoui dans un grand fauteuil, un petit homme à la figure fluette, amincie encore par une petite barbiche en pointe.

C'était Son Eminence le Cardinal Mazarin.

Tout d'abord, il ne sembla pas s'apercevoir de la présence des deux hommes, restant toujours à consulter les papiers qu'il tenait en main.

Tout à coup, en le désignant du doigt, le Cardinal demande à La Grange, d'une voix zézayante :

— C'est l'homme?

— Oui, Monseigneur.

Mazarin fixa sur Grandgousier, tremblant, suant de peur, un regard perçant et lui dit :

— C'est vous, mon ami, qui avez des choses à me raconter au sujet de Mlle de Montpensier, de Mme la duchesse de Longueville, de MM. les princes et de leur suite?...

— Oui... oui..., Monseigneur, balbutia le gros homme.

— Approchez donc, mon ami, reprit le Cardinal d'une voix caressante. Et n'ayez pas peur. Confiez-vous à moi. Je saurai récompenser à leur juste prix les motifs honnêtes qui vous font agir.

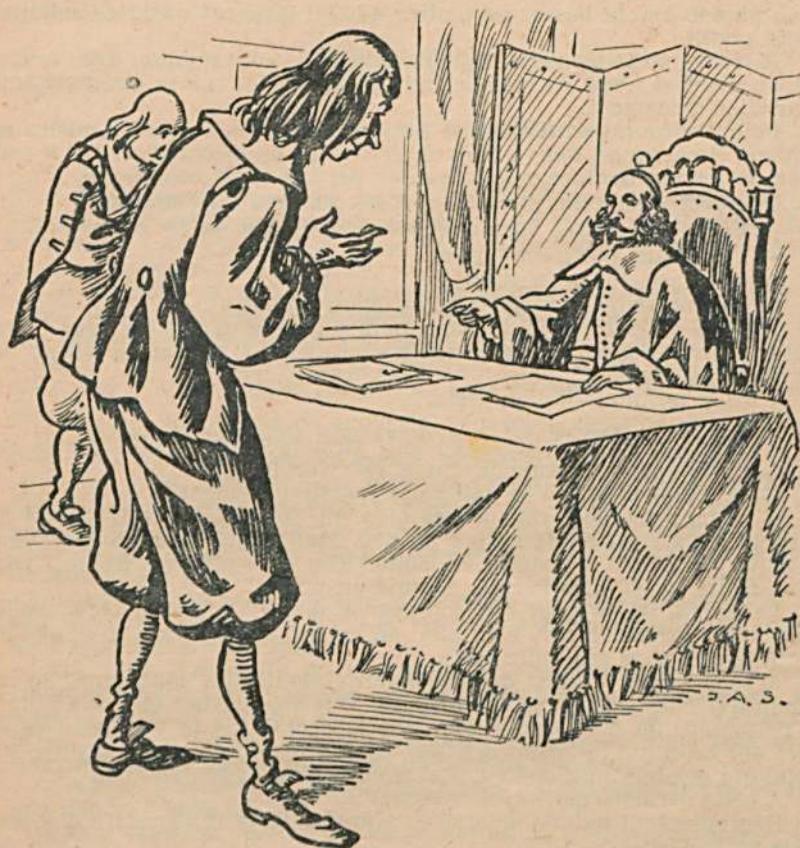
Il appuya sur le mot « honnête » avec une ironie méprisante que le maître d'hôtel ne remarqua pas.

— Monseigneur... Monseigneur..., murmura-t-il.

— Prenez votre temps. Ne vous émouvez pas ainsi... Voulez-vous que je vous aide?

L'astucieux ministre posa alors toute une série de questions à Grandgousier, lui tirant les vers du nez, l'amenant à lui exposer de la manière la plus complète tout ce que l'on conjurait à l'hôtel de Longueville.

Peu à peu, mis en confiance et aussi, échauffé par le vin généreux



— C'est l'homme?
— Oui, Monseigneur (p. 8).

qu'il venait de boire, le gros-homme se mit à raconter le plan arrêté la veille par les conspirateurs.

— Toutes Leurs Seigneuries trouvent que le moment est favorable pour fomenter des troubles, expliqua-t-il. Il paraît que le Parlement et le peuple sont fort en colère contre Votre Eminence et qu'un rien ferait éclater des désordres. Mlle de Montpensier et les Princes veulent profiter de ces circonstances. M. de Gondi doit aller aujourd'hui, ce matin même, trouver les conseillers Broussel, Potier de Blanc-Mesnil et Charton à la sortie de Notre-Dame, où l'on chante un *Te Deum* en l'honneur de la victoire de Lens remportée par Monseigneur de Condé. Il va les pousser à proclamer la révolte, et tout le peuple lui obéira.

— Par la Madone! s'exclama Mazarin dans un sifflement. Un instant, mon ami!

Il griffonna des lignes, tendit le papier à La Grange en lui soufflant

une phrase à voix basse. Le maître d'hôtel disparut quelques minutes, puis revint.

Il trouva Grandgousier toujours en grande conversation avec le Cardinal. Celui-ci avait décidément fait sa conquête, car le maître d'hôtel parlait d'abondance.

Pour l'encourager, d'ailleurs, à ces confidences, le rusé ministre caressait et soupesait tour à tour un sac lourd de pièces d'or. Et, à cette vue, le cupide Grandgousier, fasciné, perdait toute conscience.

Quand il s'arrêta, à bout de souffle, Mazarin lui demanda :

— C'est tout ce que vous avez à me dire, mon ami?

— C'est tout, Votre Eminence.

— Bien, conclut le Cardinal.

Et, se tournant vers La Grange, il lui ordonna :

— Vous allez reconduire mon « ami » à la chambre où vous l'avez reçu. Vous veillerez à ce que rien ne lui manque. Si j'ai besoin de lui, je le rappellerai.

« Allez! termina-t-il d'un geste.

Les deux hommes sortirent à reculons en s'inclinant.

Une fois dehors, dans le couloir, Grandgousier sentit toutes ses craintes revenir, et demanda d'une voix tremblante :

— Je ne puis pas m'en retourner, partir librement?

— Vous avez bien entendu ce qu'a dit Son Eminence, répondit La Grange. Elle vous garde encore un peu. Mais soyez sans crainte. Vous n'aurez nullement à vous en repentir. Bien au contraire. Et pour être bien traité, vous allez l'être... comme un prince!

Ce disant, il conduisit son compagnon dans la pièce où il l'avait introduit en arrivant, puis s'en alla sur un sourire amical, laissant l'infortuné seul avec ses réflexions.

A ce moment, l'esprit de Grandgousier battait la campagne, ne sachant à quelles raisons se raccrocher... Que voulait dire tout ceci? Était-il prisonnier ou ne l'était-il pas? Sur le chemin de la fortune, c'est-à-dire sur celui qui le faisait acheter son hostellerie ou, au contraire, sur celui qui conduit au nœud coulant d'une fraîche corde de chanvre?

A cette dernière pensée, il frissonnait.

Heureusement qu'une diversion se produisit, le ramenant à des pensées plus joyeuses.

Des domestiques entrèrent, porteurs de plateaux surchargés de victuailles et de bouteilles, des pâtés, des viandes, des sauces, des fruits, des fromages, des friandises et aussi une véritable cave portative dont n'étaient pas exclues les bouteilles d'eau-de-vie et de liqueurs. — bref, de quoi festoyer pour une douzaine de joyeux compères... Et Grandgousier était seul!

Réjoui à la vue de toute cette ripaille, il murmura :

— Je vais faire bombance. La bonne chère fait oublier tout!

Sur cette noble pensée, il se mit à table, mangeant et buvant avec un formidable appétit. La ripaille et l'appât de l'or achevaient d'endormir sa conscience.

CHAPITRE IV

LES BARRICADES DE LA FRONDE

A Notre-Dame, pour une foule de fidèles plus enthousiastes que recueillis, le clergé achevait de chanter le *Te Deum* en l'honneur de la victoire de Lens qui, l'année précédente, avait valu à la France, avec la paix, la possession de l'Alsace.

Le conseiller Broussel, le magistrat le plus important de Paris, entouré de ses collègues Potier de Blanc-Mesnil et Charton, allait se retirer, lorsqu'il fut rejoint dans le chœur même, où les parlementaires se tenaient, par un petit homme frétilant, élégamment vêtu en abbé de cour, qui l'entraîna dans les jardins sans se soucier de troubler la fin du culte.

— Monsieur de Gondî! s'exclama alors le conseiller un peu scandalisé. Vous auriez pu, tout de même, attendre la fin de l'office...

— Ne vous effrayez pas, répondit l'autre en pirouettant, je m'en donne l'absolution! D'ailleurs, à Notre-Dame, je puis bien un peu agir à ma guise, puisque j'en suis chanoine depuis ma première jeunesse!... Mais ce n'est pas de ce sujet que nous devons nous entretenir. Il en est un autre plus grave.

« Je suis venu vous apporter la nouvelle que nous nous sommes tous mis d'accord, cette nuit, avec la Grande Mademoiselle et les Princes pour agir aujourd'hui même.

« A vous, messieurs du Parlement, à commencer les premiers en refusant d'agréer les nouveaux impôts imaginés par le Cardinal. Aussitôt la nouvelle connue, le peuple mécontent et affamé montrera les dents. Nous arriverons alors avec quelques régiments amis pour accentuer cette exaspération et la transformer en une révolte.

« Alors, débordée, la reine régente nous cèdera et renverra en Italie son damné Cardinal!

« Ceci réglé, poursuivit M. de Gondî en se frottant les mains, j'obtiens mon chapeau de cardinal et vous la première présidence! Nous l'aurons tous deux bien mérité!

Broussel était beaucoup moins enthousiaste que Gondî.

Il avait l'expérience de ces agitations populaires et savait que le plus souvent, elles faisaient long feu et s'achevaient en échecs lamentables. Alors, il en cuirait durement à ceux qui y avaient pris part.

Néanmoins, ne pouvant refuser net, puisque depuis des semaines, lui et d'autres conseillers, avaient accepté d'y jouer un rôle, il crut devoir proposer de temporiser encore :

— Tout d'abord, monsieur de Gondî, répliqua-t-il, vous jugerez bon que je me consulte avec mes collègues... Et, à tout vous dire, croyez-vous que le moment n'est pas prématuré?

— Pas le moins du monde! s'écria avec fougue le futur cardinal de Retz; je vous répète que le fruit est mûr, bon à cueillir... et qu'en agissant autrement nous laisserions échapper l'occasion qui ne se représentera peut-être jamais ou, en tout cas, pas de sitôt!

« C'est l'avis de la Grande Mademoiselle. C'est celui de MM. les Princes!

Tout en discourant de la sorte, les deux hommes avaient gagné le parvis par les magnifiques jardins entourant la cathédrale.

Sur la place, la foule était immense et ses murmures, ses clameurs et ses vivats faisaient un hourvari que dominait seul le son des grosses cloches de Notre-Dame.

A ce moment, le conseiller fut rejoint par ses collègues du Parlement. Broussel les mit au courant de la situation; mais, comme lui, ils restaient fort indécis, cependant que M. de Gondi s'éloignait de quelques pas, surveillant le groupe.

— Qu'allons-nous faire? interrogea Broussel. Sonnons-nous l'alarme au Parlement?

Blanc-Mesnil se montra aussi hésitant que Charton. Ils avaient bien promis leur concours aux conjurés, mais il leur en coûtait de s'exécuter.

Ils n'eurent d'ailleurs pas le temps de délibérer plus longtemps. Un officier de justice, à la tête d'une troupe d'archers fendant la foule, mit la main sur l'épaule de Broussel en déclarant solennellement :

— Au nom du Roi, je vous arrête!

Les deux collègues du conseiller firent quelques pas en arrière.

— Qu'on se saisisse de ceux-ci également! ordonna l'officier.

Mais la foule s'était entr'ouverte. Prestement, les deux conseillers disparurent, et M. de Gondi profita de l'occasion pour s'éclipser.

En un instant, l'infortuné Broussel fut ligoté, puis entraîné brutalement par les archers.

Le conseiller était très populaire à cause de sa courageuse attitude vis-à-vis du Cardinal, à qui il ne ménageait pas les reproches pour ses dilapidations.

Des cris montèrent de la foule, des protestations. Et il fut bientôt évident pour l'officier de justice que ses hommes et lui allaient être débordés et que les assistants, par la force, délivreraient le prisonnier.

Heureusement qu'un renfort arriva sous la forme d'une compagnie de mousquetaires.

Ceux-ci, sans grand enthousiasme d'ailleurs, — car la plupart d'entre eux étaient anti-mazarinistes et bons frondeurs, — ouvrirent aux archers un passage dans la multitude jusqu'au carrosse où l'on fit monter le prisonnier. La lourde voiture partit au grand trot pour le donjon de Vincennes.

A peine les mousquetaires se furent-ils retirés pour rejoindre leur casernement que la foule sortit plus houleuse encore. Il y eut des cris de fureur, de révolte. Et, sans qu'aucun ordre en eût été donné, on tendit des chaînes dans les rues, des barricades s'élevèrent aux carrefours avec une rapidité incroyable.

De Notre-Dame, l'émeute gagna de proche en proche. Les mécontents se montraient si menaçants que, devant leur colère, les gardes-françaises, qui avaient voulu intervenir pour ramener l'ordre, se prièrent peu à peu autour du Palais-Royal.

Deux heures plus tard, le centre de Paris présentait un aspect révolutionnaire. Les bourgeois s'étaient armés et montaient la garde avec gaucherie mais exaltation.

M. de Gondi n'avait fait qu'un saut jusqu'à l'hôtel de la duchesse de Longueville, où les conjurés se tenaient en cette journée que tous voulaient décisive.

L'annonce de l'arrestation de Broussel fit sur eux l'effet d'un coup de tonnerre. Ils s'attendaient à tout sauf à cela, et étaient abasourdis.

Ils tentèrent de raisonner, de se rendre compte de ce qui venait de se passer.

Il avait été convenu que la véhémence protestation de Broussel au Parlement devait tout déclancher. Or, le conseiller arrêté, sa voix rendue impuissante, le mouvement qu'ils escomptaient ne pouvait se produire.

Ils en étaient consternés. La cour, c'est-à-dire la régente, le Cardinal et le clan des Mazarins triomphaient.

Quant au Cardinal, rapidement informé que Broussel était enfermé derrière l'épaisse muraille du donjon de Vincennes, il avait ce petit



Grandgousier se réveilla à l'auberge, la tête sur la table (p. 14).

rire cristallin qu'a noté l'Histoire, et disait à La Grange, qui se trouvait à ses côtés :

— Bien travaillé, Pepo! Par la Madone!

Puis, s'inquiétant pour la première fois de Grandgousier, il ajouta :

— Et, dis-moi, notre « ami », le humeur de piots, l'homme de confiance de Mine la duchesse de Longueville, que fait-il à cette heure?

— Votre Eminence est bien bonne de s'occuper de cet ivrogne! répondit le maître d'hôtel. Gavé de mangeaille et de vin, vautre dans un fauteuil, il ronfle comme un sonneur! Pour tout vous dire, il est ivre-mort.

— Le *povero!* s'apitoya comiquement Mazarin. Eh bien! nous allons arranger quelque chose pour lui. Il nous est maintenant un trop précieux auxiliaire pour que nous lui fassions perdre sa place. N'est-il pas l'œil qu'il nous faut avoir chez Mme la duchesse?

« Voici comment tu vas procéder : Profite de son état pour le transporter dans le cabaret où tu l'as trouvé. Installe-le au mieux pour qu'il y soit à l'aise. Explique aussi à l'hôte qu'il s'agit d'une plaisanterie. Ce dernier acceptera cette raison avec d'autant plus de facilité que tu paieras largement la dépense.

« Ah! n'oublie pas de glisser dans chacune des poches de la culotte

de « notre ami » un rouleau de pistoles. Quand il s'aperceva de leur présence, cela le ramènera à la réalité et l'engagera, pour le futur, à venir nous confier de lui-même ses petits rapports sans qu'il faille pour cela l'aller quérir en carrosse!

Cette farce bien italienne fut exécutée de point en point par La Grange. Par exemple, il trouva quelques difficultés dans son accomplissement. Les rassemblements publics rendaient difficile la circulation. Mais il s'en tira avec adresse, surtout qu'il expliquait à ceux qui arrêtaient que sa voiture reconduisait un ami légèrement pris de vin. Les gens riaient et laissaient passer.

C'est ainsi que Grandgousier se réveilla vers le soir à l'auberge du « Plat d'Etain », la tête sur la table, se demandant s'il n'avait pas rêvé et ne se doutant guère qu'il avait traversé un Paris tout hérissé de barricades.

CHAPITRE V

LA RÉGENTE ET LE CARDINAL

Pendant l'accès de bonne humeur de Mazarin provoqué par Grandgousier devait tout de suite s'effacer devant de sérieuses préoccupations.

De graves nouvelles lui parvenaient par les nombreux courriers qui se succédaient presque sans relâche.

La révolution s'installait peu à peu dans la capitale.

Le ministre avait cru que l'arrestation de Broussel mettrait fin à l'agitation. Et voilà que, au contraire, elle surexcitait l'opinion publique au point d'ameuter ces paisibles bourgeois qu'il avait jusque-là dédaignés!

Les coups de feu et, par instants, les violentes clameurs qui parvenaient jusqu'au Palais Cardinal en étaient la preuve.

Sur le soir, Mazarin apprit que les gardes-françaises s'étaient repliés jusqu'au Palais-Royal et qu'ils allaient être bientôt débordés...

Il ne perdit point son sang-froid, mais cela l'incita à aller en conférence avec la reine régente.

Il trouva Anne d'Autriche au milieu de ses femmes et occupée à des frivolités.

En voyant entrer le Cardinal, le front soucieux, la souveraine comprit qu'il se passait quelque chose d'anormal.

Aussitôt, elle congédia son service.

Mazarin et Anne d'Autriche se trouvèrent seuls.

Alors le ministre, avec son zézaiement habituel que certains ont qualifié d'habileté, lui expliqua tout ce qui s'était déroulé depuis le matin, l'arrestation de Broussel et ce qui s'en était suivi, cette levée de barricades qui ne faisait rien présager de bon.

— C'est à vous de décider sur ce qu'il convient de faire, Majesté, dit-il à la Régente.

Celle-ci, de caractère frivole, ne prenait pas les choses aussi au tragique.

— Eminence, répliqua-t-elle, d'après ce que vous venez de m'expliquer, tout ce soulèvement du peuple vient de l'arrestation de Broussel?

— Oui, Majesté.

— Alors, pour faire cesser ces troubles, pour que tout rentre dans l'ordre, il n'y a qu'à remettre cet homme en liberté. Finie la cause, finis les effets!

Mazarin hocha la tête sans conviction.

— Sans doute, accepta-t-il. On peut toujours essayer. Mais j'ai bien peur qu'il ne soit trop tard... Quand la nouvelle sera connue, les événements nous auront dépassés.

A ces paroles, Anne d'Autriche fronça les sourcils.

Mazarin poursuivit :

— En venant à vous, voici ce que j'ai pensé :

« Bien entendu, mes projets ont besoin de votre complet assentiment.

« D'abord, nous mettons le conseiller en liberté et nous en faisons courir immédiatement le bruit pour essayer de calmer les esprits.

« Mais, comme cela ne me semble pas suffisant, je détache auprès des rebelles le président Matthieu Molé. Il est très aimé, très populaire, et son influence est grande.

— Pardon, interrompit Anne d'Autriche, qui désignez-vous par ce mot vague de rebelles?

— Eh! Majesté, répondit le Cardinal, les rebelles ce sont les bourgeois, les parlementaires ne sont que des paravents...

— De qui? coupa la Régente impatiente.

— De MM. les Princes, affirma Mazarin, et aussi de Mademoiselle... Mademoiselle la Grande, fille de Son Altesse Royale M. le Prince Gaston d'Orléans!

Dans les yeux d'Anne d'Autriche passa un éclair de rage et de colère.

— Elle! s'exclama-t-elle. Elle qui voudrait ceindre la couronne en épousant mon fils, le Dauphin, le futur roi... Jamais!...

Sa fureur était si grande, ses nerfs si tendus, qu'elle saisit un superbe vase de Sèvres et le lança à terre, où il se brisa avec fracas.

Sans paraître s'apercevoir de ce geste d'exaspération féminine, Mazarin poursuivit en appuyant sur les mots :

— Et il faut aussi que Votre Majesté quitte Paris.

— Moi! sursauta la reine, moi, quitter Paris... abandonner la capitale devant mes sujets révoltés!

— C'est pourtant, continua Mazarin, la seule façon de les ramener à l'obéissance.

« Quand la nouvelle se répandra que la cour s'est retirée à Saint-Germain et que le peuple s'apercevra qu'on lui a dit la vérité, je suis persuadé qu'il se produira un revirement. Les têtes échauffées se refroidiront.

« Le peuple est frondeur, mais il est aussi profondément royaliste. Il aime la Royauté. Quand il croira que celle-ci lui retire sa confiance, il se sentira abandonné. Il se conduira comme un jeune enfant dont on lâche brusquement la main.

« Et c'est lui, Majesté, qui, humblement, sollicitera votre retour dans votre capitale.

Longtemps, la conversation se poursuivit ainsi. Anne d'Autriche s'en-têtait à ne pas fuir devant l'orage qui s'amoncelait. Et Mazarin, avec toute la souplesse de son raisonnement subtil et enveloppant, s'efforçait de lui faire accepter sa décision.

Entre temps, il avait expédié un émissaire à Matthieu Molé, char-

geant celui-ci de la mission qu'il lui confiait et il avait reçu la réponse que le président était parti s'en acquitter sur l'heure.

Le temps passait. La demeure royale s'enténébrait. On avait apporté les hauts flambeaux de cire. La Régente et son ministre discutaient toujours.

Brusquement, du bruit se fit entendre dans l'antichambre.

Et presque aussitôt, annoncé par un gentilhomme de service, Mathieu Molé se présenta, les habits en désordre, les mains, le visage écorchés.

Confus et bredouillant, il expliqua qu'il avait été reçu par le peuple avec des cris hostiles, des injures et même qu'il avait été quelque peu malmené.

Cette entrée dramatique fit grande impression sur Anne d'Autriche. Elle envisagea alors le péril dans son étendue, et dit au Cardinal :

— C'est bien, nous partirons, mon fils et moi, à Saint-Germain.

— Le plus tôt possible, Majesté, fit le Cardinal. J'avais d'ailleurs prévu qu'en fin de compte, Votre Majesté se rendrait à mes raisons... Et j'avais pris sur moi de commander ses équipages.

Quelques instants après, la Régente, le Dauphin et les personnages de sa suite quittèrent Paris et allèrent se réfugier au château de Saint-Germain, où rien n'était préparé pour les recevoir.

On trouva à grand-peine de quoi coucher déceemment la reine et son fils. Les gens de la cour durent s'installer au petit bonheur. Et de hauts seigneurs dormirent dans les écuries, sur des bottes de paille.

CHAPITRE VI

INTRIGUES ET RÉVOLTES

En se réveillant au « Plat d'Etain », Grandgousier, tout ébahi de se retrouver en un pareil lieu, se demanda s'il ne rêvait pas. Il se passa plusieurs fois la main sur la tête. Celle-ci lui faisait très mal et, en même temps, il avait la bouche atrocement sèche.

Il pensa aussitôt que le seul moyen qui s'offrait à lui pour la rafraîchir était de boire. Comme il se trouvait au cabaret, rien n'était plus facile.

Il commanda donc, mais d'une voix mal assurée, un pichet de vin de Chinon. Quand il avait commis quelque excès, c'était au vin de Chinon qu'il s'en remettait pour le guérir.

Lorsqu'il eut absorbé quelques verres, il se sentit mieux.

Mais, en cherchant son mouchoir dans la poche de sa culotte, il sentit quelque chose de cylindrique et de lourd... Dans son autre poche, il fit la même constatation.

Ayant sorti alors les deux objets, il demeura stupéfait en constatant qu'il s'agissait de rouleaux de pièces de monnaie empilées dans de solides galnes de toile.

Cette toile n'était pas d'une trame assez serrée pour que le gros homme ne s'aperçût qu'il s'agissait d'or.

Il eut comme un éblouissement.

Jusqu'à ce moment, depuis qu'il s'était réveillé au « Plat d'Étain », il s'était demandé ce qu'il y avait de vrai dans ses souvenirs... Avait-il ou n'avait-il pas été au Palais Cardinal et eu cette entrevue avec le puissant ministre? Avait-il festoyé aussi fastueusement? Ou n'était-ce qu'un rêve de buveur?

C'était vrai. Et la preuve, palpable, il la tenait en ses mains sous la forme de ces rouleaux d'or.

Du coup, il éprouva un malaise... Cet or était le prix de ses divulgations que Mazarin avait bien voulu qualifier de simples confidences...

Mais cette gêne fut de courte durée. Sa cupidité l'effaça de son cerveau à la façon d'un coup de gomme sur la feuille de papier qu'une tache maladroite a maculée.

Sa conscience s'endormit en tâtant les deux rouleaux d'or.

Il se sentait, à présent, de plus en plus dévoué à la cause de Mazarin. — un homme qui payait si magnifiquement!

Il prit donc la résolution de se montrer de plus en plus attentif à tout ce qui se dirait ou se ferait à l'hôtel Longueville...

Puis une idée le fit se lever et jeter un écu sur la table. Il était tard, et il était parti depuis le matin, abandonnant le service de la duchesse... Quelle sottise!

Mais aussitôt la pensée lui vint d'un alibi pour le cas où sa maîtresse lui ferait une observation. Après une dure nuit de service, il affirmerait s'être reposé tout le jour.

Ragaillardé par le vin de Chinon, il se dirigea vers l'hôtel de Longueville.

Mais il rencontra nombre de difficultés sur sa route, car à tout instant il se heurtait à des barricades et à des patrouilles.

Aux conversations qu'il surprit, il comprit qu'il s'agissait d'une émeute populaire contre Mazarin. D'ailleurs, le seul fait de porter la livrée des Longueville, que l'on savait ennemis du Cardinal, lui était le meilleur des sauf-conduits.

De fait, il arriva sans encombre à destination.

Chez la duchesse, tout était en rumeur, les fenêtres brillamment éclairées. Dans toute la cour intérieure, se pressaient des carrosses et des chevaux. Toute la Fronde s'était donné rendez-vous là.

Il apprit cela de la bouche d'un petit domestique qui lui était tout dévoué. Il apprit aussi que Mme de Longueville s'était plusieurs fois inquiétée de la disparition de son dévoué maître d'hôtel.

— J'ai répondu, expliqua le jeune homme — car c'est moi qu'on a interrogé — que vous avez été appelé brusquement auprès d'une de vos parentes malades...

— C'est bien, remercia Grandgousier en mettant un petit écu dans la main de son inconscient complice, qui fut bien étonné, car l'autre ne l'avait jamais gâté par ses largesses.

Le maître d'hôtel monta dans sa chambre changer de costume pour se présenter dans le salon pour prendre son service.

Il y avait foule autour de la Grande Mademoiselle et des Princes, et tout ce monde se réjouissait, riait aux éclats en signe de victoire.

La duchesse de Longueville, dès qu'elle aperçut son fidèle serviteur, s'enquit des motifs de son absence. Elle n'avait aucun soupçon sur le traître! Grandgousier invoqua la parente malade, et l'incident fut clos.

Mais la grande dame ajouta :

— Ne vous absentez plus jamais sans me prévenir, car j'ai une con-



fiance absolue en vous, Grandgousier, et je vous veux toujours à mes côtés.

Le maître d'hôtel, feignant l'émotion, l'assura de son absolu dévouement en portant la main sur son cœur.

Puis il écouta attentivement les nouvelles. Celles-ci étaient nombreuses et d'importance.

Le départ précipité de la cour faisait surtout l'objet de toutes les conversations et on le commentait de cent façons.

— La reine et le dauphin se réfugient à Saint-Germain, expliquait M. de Gondî, toujours frétilant, c'est, à n'en point douter, notre succès assuré. Pourvu que Paris tienne seulement pendant quarante-huit heures, Sa Majesté sera obligée de se séparer du damné Cardinal!

— C'est aussi mon avis, appuya la Grande Mademoiselle. Et une fois que nous serons débarrassés de Mazarin, nous saurons prendre notre revanche, qui sera éclatante.

« Car, ajouta-t-elle avec assurance et le port altier, nous nous grouperons tous pour défendre la couronne!

Pour un peu, elle aurait dit : « ma couronne », tant elle se sentait sûre d'elle-même.

Son arrogance fut soigneusement notée par Grandgousier. Mais ce n'était pas tout; Mlle de Montpensier avait préparé un plan, et elle l'expliqua sur l'heure en s'adressant au prince de Condé :

— Vous, monsieur mon frère, poursuivit-elle, j'en suis fâchée pour votre repos, mais vous ne pouvez pas dormir sur vos lauriers. Le soulèvement de Paris, c'est évidemment une maîtresse carte dans notre jeu. Seulement, il faut aussi que la province suive le mouvement.

« Vous allez donc gagner le Midi, Toulouse, Bordeaux, créer partout une vive agitation, lever une armée contre le Cardinal...

— Très bien! approuva M. de Condé qui n'était vraiment heureux que lorsque les intrigues se compliquaient.

« Moi, de mon côté, je vole en Normandie, où je me flatte d'être écouté de tous. Et je vais y faire de bonne besogne. Le Mazarin y est détesté.

On discuta longuement sur toutes ces entreprises, chacun apportant son idée, ce qui n'était pas pour donner au plan toute l'unité nécessaire.

A l'aube, tout étant enfin arrêté, on se sépara. Condé et ses gentil-hommes partirent pour Bordeaux.

M. de Gondî pour Rouen. Le prince de Conti décida, lui, de rester à Paris en compagnie du duc de Beaufort.

Quant à la Grande Mademoiselle, avec sa fougue habituelle, elle tint aussi à jouer son rôle.

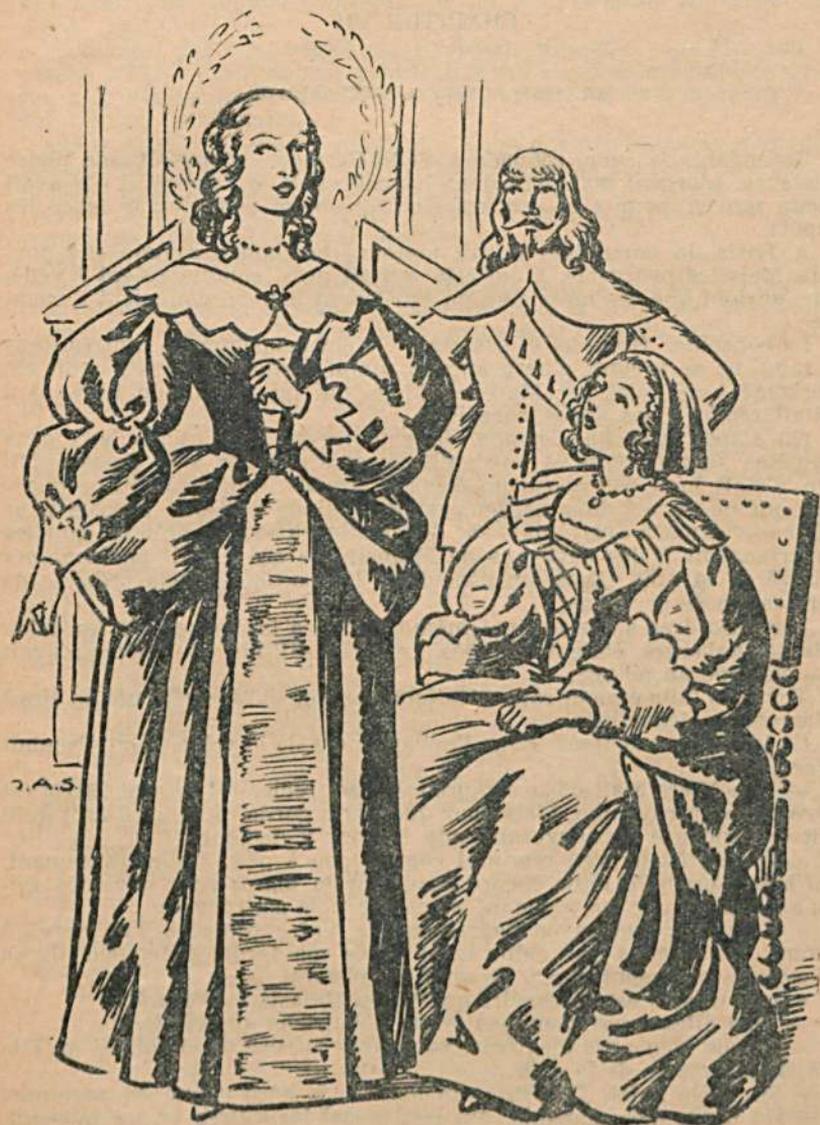
En compagnie de la duchesse de Longueville, elle leva à ses frais — car elle était immensément riche — une troupe d'hommes d'armes, qu'elle équipa magnifiquement, et alla assiéger Orléans, qu'elle prit, et où elle s'enferma.

— Je veux, expliqua-t-elle, m'en faire une place forte et m'y retrancher jusqu'à ce que Sa Majesté bannisse cet exécrationnable Cardinal, qui s'oppose à ce que je sois reine!

Grandgousier fut du voyage.

Mais, à son grand regret, il ne pouvait faire tenir aucun avis sur tout ce qui se passait à Mazarin, car celui-ci s'était retiré à Saint-Germain avec la cour.

— Bah! se consola-t-il, les bonnes pistoles de Son Eminence m'arriveront plus tard... et elles seront les bienvenues!



— Une fois que nous serons débarrassés de Mazarin... (p. 18).

CHAPITRE VII

LA COUR ROYALE A SAINT-GERMAIN

Cependant, la cour, réfugiée à Saint-Germain, y menait une piètre existence. L'argent manquait dans les coffres de la reine et il n'y avait aucun moyen pour s'en procurer, puisqu'on ne pouvait pas lever les impôts.

A Paris, la population faisait toujours bombance comme elle pouvait. Mais les bourgeois, à qui cela coûtait gros, commençaient à réfléchir, surtout que ces messieurs du Parlement leur en donnaient l'exemple.

Le conseiller Broussel et ses amis étaient prudemment rentrés dans le rang, ne se prêtant plus à aucune manifestation. Broussel avait été morigéné à ce sujet par Matthieu Molé, qui lui voulait du bien, et il s'était rendu à ses sages conseils.

On s'apercevait que, comme dans toutes les révolutions, aux gens honnêtes, aux sincères et aux enthousiastes dévoués à la chose publique, s'était joint peu à peu un élément trouble, indésirable, une populace qui ne voyait dans ce soulèvement qu'une occasion propice pour piller et voler. On avait mis à sac des boutiques sous le prétexte qu'elles appartenaient à des partisans de Mazarin, ce qui n'était pas toujours prouvé et, la nuit venue, on dépouillait les passants, sous prétexte de vérification de personne.

Les désordres s'aggravaient même dans les faubourgs, où les cabarets, les auberges, étaient dévastés. Le « Plat d'Étain » lui-même n'avait pas échappé au pillage.

Tous ces faits étaient rapportés jour par jour à Mazarin, qui en tirait d'heureuses déductions.

Ce jour-là, au château, dans l'appartement de la reine, il en discutait avec elle.

— Que Votre Majesté le comprenne bien, redisait-il encore, Paris est la capitale du royaume. Mais pour que Paris garde ce rang, il faut qu'il soit la résidence du souverain, que la cour y demeure.

« Nos Parisiens s'en rendront compte peu à peu. Malheureusement, j'ai bien peur qu'il faille encore beaucoup de temps pour que tous raisonnent ainsi, car les pêcheurs en eau trouble sont légion.

« C'est pourquoi, avec l'agrément de Votre Majesté, j'ai pensé à donner à nos gens une petite comédie de ma façon, à laquelle ils se laisseront facilement piper. Ils sont si gobeurs!

« Pour cela, il est nécessaire que Votre Majesté me disgracie...

— Que dites-vous? demanda Anne d'Autriche stupéfaite.

— Je dis bien : me disgracie, poursuivit le rusé Cardinal. Et qu'Elle me chasse même de la cour...

« En fidèle sujet, j'obéis, je m'éloigne, je sors même du royaume. « Du coup, mes ennemis, qui sont aussi les vôtres en ce moment, n'ont plus de prétexte pour le demeurer.

« Ils pavoisent, ils allument des feux de joie, ils me brûlent une fois de plus en effigie. Et ils sollicitent humblement votre retour dans la bonne ville de Paris, où vous faites une entrée triomphale.

La Régente ne comprenait pas où son ministre voulait en venir, mais elle avait une confiance absolue en lui et le laissait gouverner à sa guise.

N'avait-il pas été désigné par Richelieu lui-même pour être son successeur? Et, malgré toutes les difficultés qui s'étaient accumulées devant lui, n'en avait-il pas toujours triomphé par son habileté à louvoyer, par son adresse cauteleuse?

Sans doute, à certains moments, Anne d'Autriche avait souhaité se séparer du Cardinal dont elle ne parvenait pas toujours à saisir les secrets desseins. Mais, aussitôt, elle s'épouvantait devant la lourde, l'écrasante responsabilité qu'elle devrait assumer. Et, bien vite, elle lui rendait sa confiance, — et le fardeau.

Mazarin souriait toujours.

— Bien entendu, poursuivait-il, Majesté, il ne s'agit que d'une feinte, d'un attrape-nigaud. Comme je viens de vous le dire, rien qu'à la nouvelle de ma disgrâce, les Parisiens pavoiseront et chanteront... Ils chanteront, donc ils paieront...

« Alors, durant que vous rentrez dans votre bonne ville, moi, je m'éloigne. Ma personne exécrée n'occupe plus les gens. On me croit abattu pour toujours. Rien ne peut mieux seconder mes projets.

— Vous connaissez aussi bien que moi la valeur du vicomte de Turenne, poursuivit-il. Vous savez comme il est aimé de ses soldats qui, pour lui, se feraient tuer du premier jusqu'au dernier. Il les a conquis par sa bienveillance, son humanité, le souci constant qu'il a de s'occuper d'eux.

« Le vicomte de Turenne a été placé à l'écart. Depuis ses dernières campagnes en Picardie contre l'Espagnol, il n'exerce plus de commandement.

« Il est hors de doute que cet état d'inactivité lui pèse. Aucun grand capitaine n'aime l'oisiveté. Et il est de ceux-là.

« Je l'ai donc fait pressentir, sondé. Il a soif d'exercer un nouveau commandement, m'a-t-on rapporté.

« Avant mon départ, je vais lui en confier un.

Anne d'Autriche suivait sans dire un mot les explications que lui fournissait son ministre. Une fois de plus, elle était émerveillée de la subtilité de ce raisonnement qui résolvait presque en se jouant les plus grosses difficultés.

Mazarin continua :

— Dès le jour de votre départ que, si vous le voulez bien, Majesté, nous allons fixer à quarante-huit heures, je vais donc, avec votre permission, faire venir ici secrètement le vicomte de Turenne et lui verser la somme nécessaire pour qu'il lève une petite armée dont il prendra le commandement.

Cette fois, la Régente interrompit brusquement le Cardinal :

— De l'argent, vous en avez donc?...

Mazarin sourit et dit :

— Je sais que les coffres du royaume sont vides. Mais je dispose de ma cassette particulière et c'est sur elle que je prendrai les fonds nécessaires à la levée de ces troupes. Je prie humblement Votre Majesté d'accepter ce prêt que je fais à la Maison de France.

Et allant au-devant d'un désir que la reine n'osait pas formuler, Mazarin ajouta :

— De même que je mets trente mille pistoles à sa disposition pour

qu'Elle puisse rentrer dans la capitale avec toute la magnificence désirable.

Un éclair de joie s'alluma dans les yeux d'Anne d'Autriche.

— Eminence, déclara-t-elle, vous êtes l'homme de France qui m'est le plus cher après le Dauphin. J'approuve complètement vos projets et je vous donne carte blanche pour les exécuter. Abouchez-vous avec M. de Turenne et prenez ensemble toutes les dispositions que vous croirez utiles.

Puis elle tendit sa main à Mazarin qui, s'inclinant jusqu'à terre, suivant la mode de l'époque, y déposa un respectueux baiser.

La reine entra dans ses appartements.

— Corbleu! fit le Cardinal lorsqu'il fut seul. J'ai gagné la première manche de la partie. A la seconde, maintenant!

Il sonna et donna l'ordre qu'on lui envoyât un courrier sur-le-champ, mais un courrier qui fût gentilhomme et de sa garde particulière.

Le jeune comte de Marestan parut.

— Monsieur de Marestan, lui dit Mazarin qui le reconnut aussitôt, je vais vous charger d'une importante mission.

« Vous allez me quérir M. le vicomte de Turenne, qui se trouve actuellement à Poissy, dans l'abbaye dont l'un de ses parents est le prieur, et vous me l'amènerez sur-le-champ. Il vous suivra sans mot dire.

« Vous aurez soin de n'être vu par âme qui vive. Pour cela, M. de Turenne et vous parviendrez jusqu'à moi par mes escaliers secrets. Champenois, mon valet de chambre, vous attendra à la petite porte est du château, et c'est lui qui vous guidera. Allez!

Marestan s'inclina et sortit. Quelques minutes plus tard, il était en selle et piquait des deux. Et, deux heures après, le vicomte de Turenne était introduit chez le Cardinal.

— Monsieur le vicomte, lui dit Mazarin, vous connaissez mes dispositions à votre égard. Ce n'est pas de ma faute si vos précieuses qualités ne sont pas employées et si vous ne vous trouvez pas, en ce moment, à la tête de nos armées...

Turenne était un homme modeste, intelligent, mais qui, il faut le dire, avait conscience de sa valeur. Certes, il ne l'était pas avec l'orgueil de Condé qui, vainqueur de Rocroi, ne pouvait vivre que dans les ivresses de l'encens. Néanmoins, le souvenir récent de ses victoires sur les Espagnols et de ses dernières campagnes en Allemagne, où il s'était couvert de gloire et avait conquis son bâton de maréchal de France, rendait amer l'éloignement dans lequel il était tenu par la cour. Aussi, n'aspirait-il qu'à reprendre du service. Le Cardinal le savait. C'est pourquoi il se faisait tentateur en reprenant et en appuyant sur le titre :

— Monsieur le maréchal, dans les circonstances graves où se trouve le royaume, Sa Majesté vient vous demander votre concours loyal et dévoué, assurée que vous le lui donnerez sans réserve.

« Pour des causes qu'il serait trop long à vous expliquer et qui, d'ailleurs, ne vous intéresseraient en rien, je suis tenu à me retirer de la cour. J'abandonne le ministère.

Turenne fit un geste de surprise. Le Cardinal n'en poursuivit pas moins :

— Mais, avant de disparaître, je veux, d'accord avec Sa Majesté, vous donner une preuve de confiance, en vous offrant une armée... oh! une petite armée. Vous vous chargerez du soin de la lever vous-même.

« Pour cela, l'argent nécessaire vous sera versé dès votre acceptation. Que décidez-vous?

— Eminence, reprit Turenne, j'accepte, mais toutefois je voudrais savoir ce que je devrai faire de ces troupes?...

— Simplement veiller sur la famille royale et la cour... Aujourd'hui, la Reine Régente et Monseigneur le Dauphin sont presque abandonnés. Le pays est divisé, en révolte, et en proie à la guerre civile... On vous demande de protéger des têtes qui nous sont chères...

C'était prendre le maréchal par ses sentiments d'honneur et de droiture, qui étaient à la base de toute sa vie.

— Eminence, répondit-il, j'accepte les yeux fermés. Sa Majesté la Reine et Monseigneur le Dauphin seront en sûreté. Je réponds de leur vie sur la mienne...

— Même si votre petite armée était attaquée?... objecta Mazarin.

— Surtout en ce cas, répondit Turenne.

— Pourtant, poursuivit le ministre, si l'adversaire qui se dressait devant vous était M. le prince de Condé?...

Le vicomte demeura une minute sans répondre.

Puis, prenant son parti, il déclara gravement :

— Même si je rencontre M. de Condé barrant mon chemin, je le combattrai jusqu'à la mort!

De la bouche d'un tel homme, de semblables paroles étaient acte de foi.

Mazarin pouvait s'en remettre à lui. Il jugea bon de dire encore avec un sourire :

— Vous prenez la bonne route, monsieur le maréchal. Vous vous en apercevrez plus tard.

Turenne ne répondit pas. En dehors du commandement d'une armée, il ne brigait aucun titre, ni aucune faveur.

Le Cardinal lui donna un bon de cinquante mille pistoles sur sa caisse personnelle, et les deux hommes se séparèrent.

Le lendemain, suivant le plan concerté entre eux, la Régente témoigna une grande froideur au ministre, répétant autour d'elle et à qui voulait l'entendre que les malheureux événements récents étaient de sa faute.

Cela fit un bruit énorme à la cour. Aussi, un peu plus tard, l'annonce du bannissement de Mazarin ne les surprit pas. Elle y avait été préparée.

La nouvelle vola de bouche en bouche jusqu'à Paris. Toutefois, malgré le désir qu'ils en avaient, le Parlement et la Bourgeoisie se tinrent sur leurs gardes. Ils se méfiaient de ce brusque revirement, en ayant connu tant d'autres qui n'avaient que creusé davantage le fossé entre eux et la Royauté.

— Le coup fait long feu, dit Mazarin confidentiellement à la reine en prenant congé pour partir en exil, mais, soyez sans crainte, Majesté, il partira tout de même!

Seulement, deux jours après le départ du Cardinal, une nouvelle grave parvint à la cour. La Grande Mademoiselle, en apprenant la fuite « du » Mazarin, avait quitté Orléans à la tête d'une forte armée et se dirigeait sur la capitale à marches forcées.

La cour resta à Saint-Germain sous la garde du maréchal de Turenne.

CHAPITRE VIII

LE CANON DE LA BASTILLE

La Grande Mademoiselle triomphait. Dans son entourage, tout le monde était persuadé qu'elle serait reine de France, et elle plus encore que les autres.

A ce sujet, son amie, la duchesse de Longueville avait consulté des astrologues et tous prédisaient une victoire imminente, — réponse ambiguë, puisqu'il devait forcément y en avoir une. Mais en faveur de quel parti serait-elle?

Mlle de Montpensier, beaucoup plus réaliste, s'était entourée de juristes, les priant de fouiller dans les anciens textes de loi, afin d'en trouver un qui pouvait s'appliquer au cas de son mariage. Le Dauphin n'avait en effet que dix ans et la Grande Mademoiselle vingt et un.

Après bien des recherches, l'un des savants finit par découvrir des textes où il était dit que les rois pouvaient s'unir légitimement à partir de l'âge de six ans.

Quand elle eut connaissance de ces textes, la Grande Mademoiselle fut à ce point enchantée qu'elle fit verser dix mille pistoles au légiste. Elle était, d'ailleurs, d'une grande prodigalité.

Son entrée à Paris revêtit le caractère d'un véritable triomphe. Elle était accompagnée de la fleur de la noblesse de France, les princes de la maison Condé-Bourbon, le prince de Tarente, les ducs de Beaufort, de Nemours et de Rohan, les comtes de Clermont, de Tavannes et de Marsan, et de plusieurs autres personnes considérables. Tous ces seigneurs, ayant levé des troupes chacun de son côté, l'armée comptait de quatorze à quinze mille hommes.

La victoire de la Fronde s'annonçait donc certaine. Paris et le Parlement, oubliant leurs incertitudes, s'y rallièrent définitivement.

La Grande Mademoiselle fut reçue solennellement aux portes de Paris par la municipalité et par messieurs les conseillers au grand complet. On la conduisit à l'Hôtel de Ville, où les fêtes et des réjouissances furent données en son honneur. Toute la ville était pavoisée et la joie éclairait les visages.

Certains parlèrent même de loger Mlle de Montpensier au Louvre. Mais elle voulut s'établir à la Bastille. Pratique dans son ambition pourtant sans bornes, elle tenait à une demeure qui lui assurait à la fois quiétude et sécurité.

Ce fut donc à la Bastille qu'elle s'installa en compagnie de la duchesse de Longueville et naturellement de Grandgousier qui, par ses avis de plus en plus dévoués, s'était acquis toutes les faveurs des deux grandes dames.

Mme de Longueville était aux anges, la future reine de France ne lui avait-elle pas promis la place de première dame d'honneur!

Mais les bonnes dispositions des Parisiens à l'égard des frondeurs ne tardèrent pas à se refroidir. C'est que tous ces seigneurs, faisant bonne chère et menant grande vie, usaient sans vergogne du trésor de la ville, qu'ils mettaient littéralement au pillage.

Les troupes, se comportant sur le modèle de leurs capitaines, traitaient les bourgeois comme de vulgaires croquants, réquisitionnant tout pour satisfaire leur besoin de bien-être.



— Si l'adversaire qui se dressait devant vous était M. le prince de Condé? (p. 23).

Des murmures commencèrent à s'élever contre l'insolente soldatesque. Et cela devint bientôt de la haine. Tout Paris ne soupira plus qu'à être délivré de ces hordes belliqueuses, bruyantes et encombrantes.

Par les émissaires qu'elle entretenait dans le peuple, la Grande Mademoiselle en fut avertie. Elle manda aussitôt auprès d'elle son frère, le prince de Condé, et lui exposa nettement la situation.

Il convint avec elle qu'il n'y avait qu'une seule chose à faire, occuper les troupes par une diversion.

Il avait été averti depuis les premiers jours que le vicomte de Turenne avait levé une troupe de six mille hommes environ pour défendre la cause royale. Il résolut, lui qui disposait du double, d'aller lui livrer combat et de l'écraser.

Ainsi, la cour déjà privée de Mazarin, serait bien obligée de solliciter elle-même une transaction avec les Frondeurs.

Condé sortit alors de Paris à la tête de ses soldats, et les Parisiens respirèrent. Le projet du prince était d'aller porter la guerre dans l'Orléanais, que l'on prétendait tiède vis-à-vis des Princes, ce qui était vrai.

Turenne comprit le danger et y suivit son adversaire à marches forcées, laissant à Saint-Germain, pour garder la Régente et le Dauphin, juste la troupe nécessaire.

La lutte entre les deux grands capitaines se présentait inégale. Avec les forces dont il disposait, il semblait que Condé anéantirait dès qu'il le voudrait son chétif ennemi.

Mais le maréchal de France, s'il ne possédait pas l'avantage du nombre, avait pour lui la prudence et la réflexion, qualités contraires à la superbe et à l'audace de son fougueux adversaire.

Bien secondé par le maréchal d'Hocquincourt, il se mit à harceler l'armée des frondeurs, évitant les combats en ligne, où ceux-ci avaient l'avantage du nombre et infligeant des pertes répétées.

Cette façon de combattre exaspéra Condé, qui résolut de tenter un grand coup, celui de s'emparer de la personne du Dauphin, à Saint-Germain.

Pour cela, il n'hésita pas à rassembler ses troupes, quelque peu dispersées, et à marcher sur Gien, afin d'y bousculer le maréchal d'Hocquincourt, qui y avait fixé son quartier général.

Il le surprit, en effet, de nuit, lui tua la moitié de ses hommes, pilla ses bagages et le força à abandonner la ville pour se réfugier à Bléneau.

La nouvelle de cette défaite répandit l'alarme dans l'armée royale. Turenne n'avait avec lui que trois mille cinq cents hommes et deux cents chevaux.

Mais il manœuvra si bien qu'il se jeta entre les troupes de Condé et Bléneau, empêchant l'écrasement complet du maréchal d'Hocquincourt.

Il s'était fortifié dans une assez grande plaine, au milieu de laquelle se trouvait un bois épais où il dissimula ses hommes. De chaque côté, ce n'étaient que des marais. Pour avancer, il fallait que Condé passât par le bois, car, en le débordant, il s'enlisait.

L'armée de Condé se rua sur les faibles troupes royales. Seulement, l'avantage du nombre qu'avaient les frondeurs ne jouait plus. Et Turenne, ayant bien disposé le peu de canons qu'il possédait, le tir de ceux-ci emportait des files entières d'assaillants. Bientôt, le champ de bataille fut couvert de morts. Les pertes de ses troupes étaient si cruelles que Condé battit en retraite, poursuivi par son adversaire qui, circonstance heureuse, reçut des renforts.

Le vainqueur de Rocroi comprit alors, mais trop tard, combien il avait été imprudent. Il se plaignit fort du malheur qui lui faisait justement trouver sur son chemin le seul homme du monde qui le pouvait empêcher de remporter la victoire. Ses troupes étaient démoralisées.

Il résolut de se rabattre en toute hâte sur Paris, forçant la marche, doublant les étapes. Il arriva ainsi à Etampes, n'ayant plus que six mille hommes d'un moral fort ébranlé.

Il essaya alors de gagner Epinay et mena son armée jusqu'à Saint-Cloud, où il la fit camper le long de la Seine jusqu'à Suresnes.

Là, s'étant assuré du pont de Saint-Cloud, il crut ne plus avoir rien à craindre dans ce poste.

D'autre part, le vicomte de Turenne persistant dans le dessein qu'il avait formé de dissiper ce reste de troupe pour mettre fin à la guerre, et voyant que, de quelque côté qu'il marchât au prince de Condé, celui-ci pouvait toujours mettre la Seine entre son armée et celle du Roi, en faisant rompre le pont de Saint-Cloud, et éviter le combat, il engagea la Reine régente à faire venir de Lorraine le maréchal de la Ferté, avec le corps qu'il y commandait, afin d'avoir assez de troupes pour aller attaquer les ennemis par devant et par derrière en même temps, ce qu'il ne pouvait faire avec son armée qui, par les pertes qu'il avait faites, n'était plus que de six mille hommes.

En attendant ce renfort, il alla prendre la cour à Melun, où elle se trouvait alors.

Il passa la Marne à Lagny et la mena à Saint-Denis, où ses troupes se rendirent aussitôt.

Puis le maréchal de la Ferté l'ayant joint avec trois mille hommes,

ils ordonnèrent qu'on leur amenât de Pontoise des bateaux pour établir un pont à Epinay, afin de faire passer une partie de leurs troupes. Le maréchal de la Ferté pourrait alors attaquer le prince de Condé de l'autre côté de la Seine, pendant que le vicomte de Turenne l'attaquerait en deçà.

Mais à peine le pont fut-il achevé que le prince de Condé en ayant eu avis, et voyant que sa défaite était inévitable s'il demeurait dans son camp, résolut de mener son armée dans la langue de terre où se joignent la Seine et la Marne, au-dessus de Charenton. C'était, en effet, le meilleur poste qu'il pût prendre dans les environs de Paris.

Il décampa donc à l'entrée de la nuit, passa sur le pont de Saint-Cloud, et le fit rompre.

Cette manœuvre lui réussit pleinement et la victoire du maréchal de Turenne pouvait, de ce fait, devenir incertaine.

Cependant, l'armée de Condé était dans le plus grand désordre. Elle se composait de bandes indisciplinées et pillardes; sur leur passage, les hommes, affamés, se comportaient beaucoup plus en bandits qu'en soldats.

Condé arriva enfin sous Paris, où la Grande Mademoiselle tenait toujours la Bastille.

L'optimisme de celle-ci commençait à décroître; car, seule peut-être de tous ses courtisans, même de la duchesse de Longueville, elle voyait clairement la situation et la jugeait grave. Le prestige royal renaissait, en effet, alors que le sien était sur le déclin.

Condé traversa le bois de Boulogne, descendit le cours La Reine, prit entre le Roule et la porte Saint-Honoré, marcha par la Ville-l'Evêque, par les Porcherons et, laissant Montmartre à gauche, alla passer le long des faubourgs Saint-Denis, Saint-Martin et du Temple, faisant défiler ses hommes par les fossés et les jardinages qui se trouvaient autour de la ville, de ce côté-là.

Il pressait la marche tant qu'il pouvait, dans la crainte que le vicomte de Turenne ne tombât sur son arrière-garde avant qu'il fût à Charenton.

Celui-ci le suivait, en effet, pour ainsi dire pas à pas.

Ayant ordonné à son second, le maréchal de la Ferté, de venir le rejoindre avec ses troupes, ils marchèrent toute la nuit ensemble et rejoignirent, sur les huit heures, l'arrière-garde de ce qui restait de l'armée de Condé au faubourg Saint-Martin.

Turenne, ayant fait charger cette arrière-garde, l'alarme se répandit en un moment jusqu'à l'avant-garde, qui était déjà bien près du faubourg Saint-Antoine.

Le prince de Condé, voyant qu'il lui était impossible de gagner Charenton, où il voulait mener ses hommes, fit faire halte.

Il se trouvait alors à la tête du faubourg Saint-Antoine, auprès des retranchements que les Parisiens y avaient faits pour arrêter les pillards de l'un ou l'autre parti.

Il résolut de profiter de cet avantage que le hasard lui offrait et, à mesure que ses troupes arrivaient, il les faisait entrer dans ce faubourg, à toutes les avenues duquel il trouvait encore des barrières faites pour arrêter les denrées qui payent des droits d'entrée.

Ce qui inquiétait beaucoup le prince, c'était la façon dont les Parisiens envisageaient cet envahissement d'une partie de leur capitale.

S'il se savait des amitiés au Parlement, il n'ignorait pas non plus

que nombre de conseillers lui étaient hostiles, car il les avait froissés par sa morgue.

Trouvant la situation critique, il envoya alors un de ses lieutenants, M. de Lasquenais, auprès du Parlement.

Celui-ci y reçut un accueil très froid.

Les magistrats se souciaient peu de se prêter au désir du vainqueur de Rocroi.

M. de Lasquenais se retira sans avoir obtenu une réponse favorable.

La colère de Condé fut effroyable. Il brisa tout ce qui se trouvait sous sa main et ne parla de rien moins que de mettre Paris à feu et à sang.

Puis son esprit redevenant net — car il possédait le pouvoir de se dompter, — il se mit à examiner la situation. Pour cela, il passa la nuit seul sous sa tente, ne voulant même pas de la compagnie d'un officier de sa maison pour assurer sa sécurité.

Au matin, il fit appeler M. de Lasquenais.

— Monsieur, lui dit-il du ton tranchant qui lui était habituel, vous allez vous rendre à nouveau auprès de ces messieurs du Parlement.

« Mais, cette fois, vous n'arriverez pas en solliciteur. Vous viendrez exprimer un ordre, — le mien.

« J'entends que les Parisiens reçoivent nos bagages dans leur ville et ne souffrirai aucune objection à cet égard. Allez, monsieur, et revenez promptement.

Pour un gentilhomme, la mission dont on le chargeait était glorieuse. Il s'en acquitta avec une prétention qui n'avait d'égale que la superbe du prince.

Mais, loin de se laisser influencer, les conseillers répondirent par un refus très net que le messager, un peu penaud, vint rapporter à Condé.

Cela en était trop pour l'immense orgueil de ce dernier. Il commanda que l'on mit immédiatement les bagages le long du fossé. Puis il ordonna de fortifier les retranchements et les barrières autant que le temps le pouvait permettre, fit établir des barricades et des traverses au milieu des rues, percer les maisons pour y loger des mousquetaires afin qu'ils pussent tirer à couvert.

Ensuite, il garnit du peu qui lui restait de cavalerie et d'infanterie tous les endroits où il pouvait être attaqué, et il en donna le commandement à ses meilleurs officiers.

Enfin, il prit pour place d'armes le grand espace situé devant la porte de la ville et s'appêta à une vigoureuse défense.

Cependant, le vicomte de Turenne avait continué de charger l'arrière-garde de l'armée ennemie, en la suivant le long des faubourgs.

Il était enfin arrivé à celui de Saint-Antoine, où il voulait demeurer sans combattre jusqu'à ce que le maréchal de la Ferté l'eût joint, afin qu'attaquant ensemble le prince de Condé, l'un du côté de Rambouillet, et l'autre du côté de Popincourt, il ne pût absolument échapper. De cette sorte, sa défaite paraissait infaillible.

Mais la Reine régente, écoutant les conseils de son entourage, crut que les troupes du vicomte de Turenne seules étaient suffisantes.

Elle lui fit donner l'ordre d'attaquer les ennemis par le Roi lui-même, qui s'était installé avec la cour sur les hauteurs de Charonne, afin que, de cet endroit, il pût voir tout ce qui se passerait dans une action qui allait, selon toutes les apparences, donner le dernier coup au parti du prince de Condé, et finir la guerre civile.

Le vicomte de Turenne suspendit néanmoins l'exécution de cet ordre,

et, différant tant qu'il pouvait le combat pour s'assurer mieux la victoire, il envoya représenter à la Reine que son canon n'était point encore arrivé, et qu'il y aurait témérité à attaquer, sans canon, une armée dans un poste aussi bien retranché que l'était le faubourg où le prince s'était logé.

Mais la reine régente, impatiente de voir entamer l'affaire, lui envoya un second ordre de la commencer, et cela, en termes si absolus, que Turenne ne pouvait s'empêcher de l'exécuter.

Il s'y prépara alors tout de bon et prit toutes les mesures qui pouvaient le faire réussir dans cette importante journée.

Il ne s'en dissimulait pas les périls.

Il savait qu'il avait devant lui, pour adversaire, un des plus grands capitaines de l'époque.

Aussi tint-il à s'assurer par lui-même de l'exécution de ses ordres, montrant au plus humble de ses soldats cette sollicitude qui lui gagnait tous les cœurs chaque fois qu'il se montrait à ses hommes.

Le maréchal de Turenne connaissait admirablement le faubourg Saint-Antoine. Il commença par étendre son armée sur une seule ligne courbe, depuis le bas de Charonne jusqu'à la Seine, pour ne laisser aucune issue aux troupes de Condé.

Cela fait, il désigna plusieurs détachements pour les attaques qu'il ordonna de faire à la tête de chaque rue, commanda qu'on s'assurât des rues de traverse à mesure que l'on avancerait dans le faubourg, afin que les divers corps de troupe pussent se prêter la main l'un à l'autre dans les grandes rues et s'entre-secourir.

Ayant ainsi donné ses ordres, il marcha aux retranchements des ennemis, qui faisaient un feu terrible. Il les chassa néanmoins par un feu supérieur, et se trouva à l'entrée du faubourg.

Mais déjà ses pertes étaient importantes, ce qui l'inquiétait fort.

Cependant, il donna le signal de l'attaque, s'avança en personne vers la grand'rue dont il fit abattre la barrière à coups de hache, puis forçant la barricade et marchant en bataille, il renversa tout sur son passage.

Restaient à emporter les traverses, derniers retranchements de l'ennemi.

C'est alors que le prince de Condé, estimant qu'il devait donner de sa personne pour repousser son adversaire, ramassa les volontaires et les gentilshommes à son service et, à leur tête, fondit sur les troupes ennemis.

Il les fit plier et les ramena jusqu'à la barrière derrière laquelle le maréchal de Turenne disposait de gens frais. Profitant de ce que le prince faisait prendre haleine aux siens, Turenne franchit une seconde fois la barricade, taillant en pièces tout ce qui se trouvait devant lui.

Ensuite, forçant toutes les traverses, il pénétra jusqu'à l'abbaye de Saint-Antoine, située au milieu du faubourg.

Mais le prince de Condé, venu fondre sur lui avec un nouvel escadron, le fit encore reculer jusqu'au delà de la grande barricade.

Turenne revint une troisième fois à la charge. Il entra encore très avant dans la rue, et trouvant toujours le prince de Condé devant lui, il fut encore repoussé.

Le prince de Condé et le maréchal de Turenne, l'épée à la main, firent partie de toutes les charges. Tous deux essayèrent souvent le feu des mousquetaires.

Ils étaient couverts de sang.

Les autres attaques se firent et furent soutenues avec la même vigueur. Et la confusion fut si grande en quelques endroits, que deux escadrons du prince de Condé, se prenant pour ennemis, se chargèrent l'un l'autre, pendant que ceux du vicomte de Turenne donnaient également sur tous les deux.

Enfin, le maréchal, après avoir bien des fois avancé et reculé dans la grande rue, voyant qu'il ne pouvait venir à bout de forcer ce gros de gens de qualité et de braves, qui étaient autour du prince de Condé, ralentit adroitement son attaque pour aider celle du comte de Navailles, qui combattait à sa gauche dans la rue de Charenton. De sorte que le comte de Navailles, ayant forcé les barricades et les traverses, était déjà maître de toute la rue, et allait prendre le prince de Condé par derrière pour l'envelopper, si ce prince, averti qu'il allait être coupé, n'eût promptement gagné sa place d'armes.

A ce moment, les troupes du prince de Condé, rebutées de tant d'attaques, refusèrent d'avancer et ne voulurent plus obéir.

Sur ce, les canons du vicomte de Turenne arrivèrent. Il les fit pointer à la tête de chaque rue, où personne n'osa plus paraître. Et toute l'armée du prince de Condé, ayant reculé jusqu'aux portes de Paris et aux remparts, le maréchal fit avancer son artillerie.

Les Parisiens, qui jusque-là étaient demeurés spectateurs neutres entre les deux partis, voyant l'extrémité où était réduit le prince de Condé, se déclarèrent en sa faveur et lui ouvrirent les portes de la capitale.

Les soldats de Condé s'y engouffrèrent en désordre.

Il était temps! Le maréchal de la Ferté qui arriva alors, ayant joint le corps qu'il commandait à celui du maréchal de Turenne, celui-ci se prépara à poursuivre les ennemis jusque dans la ville.

C'était un affreux carnage qui se préparait.

D'une tour de la Bastille, la Grande Mademoiselle, ayant auprès d'elle la fidèle duchesse de Longueville, suivait les péripéties du combat avec une anxiété extrême.

Quand elle comprit que la défaite de son frère était certaine, elle ordonna d'amener un canon en haut de la tour et fit pointer la pièce sur les troupes de Turenne.

Crânement, elle y mit elle-même le feu.

Sur les hauteurs de Charonne, la Reine régente, le Roi et toute la Cour observaient aussi les phases de cette lutte intestine.

Mazarin, ostensiblement, s'était joint à eux. Il n'était plus question de sa disgrâce. Tout le monde sentait qu'il redevenait tout-puissant.

Il se faisait renseigner courrier par courrier. Mais, s'il affectait le plus grand calme, il n'en avait pas moins le pouls qui battait fort.

Quand il apprit que la duchesse de Montpensier faisait tirer sur les troupes royales, il s'écria, un accent de triomphe dans la voix :

— Ah! Mademoiselle vient de tuer son futur mari!

Et le fait était exact.

Comment pourrait-elle, après ce crime de lèse-majesté, aspirer au trône de France?

Le prince de Condé, ayant traversé Paris avec les débris de son armée, vint se retrancher vers la Salpêtrière, entre la Seine et la Bièvre, tandis que la Grande Mademoiselle demeurait toujours farouchement enfermée dans la Bastille.

Cependant, se sentant près d'être vaincu par Turenne, et ne disposant que de troupes de plus en plus indisciplinées, le prince de Condé

accepta bientôt les propositions de paix que Mazarin lui fit tenir en secret.

Il se réconcilia avec la cour et, en échange, fut non seulement rétabli dans tous ses honneurs et prérogatives, mais, en outre, nommé généralissime des armées royales.

Contrairement à l'opinion générale, Turenne ne manifesta aucun mécontentement en apprenant cette nouvelle.

Tout au contraire, il dit très haut qu'elle le satisfaisait, car cela allait lui permettre de prendre le repos auquel il aspirait après tant de mois de luttes incessantes.

Il sollicita donc de lui-même sa retraite momentanée, qui lui fut accordée. Le Roi lui donna le commandement du Limousin et le fit ministre d'Etat, afin qu'il eût entrée au Conseil chaque fois qu'il serait à la Cour.

Restait la Grande Mademoiselle.

Ce n'est pas sans une rage au cœur qui se traduisait par de furieux accès de colère qu'elle assistait, impuissante, à tous ces arrangements.

Elle était surtout profondément humiliée, ulcérée.

Ce fut bien pire, quand il lui fut signifié d'avoir à se soumettre et à aller s'enfermer dans son domaine de Saint-Fargeau, qui lui fut assigné comme résidence.

La fidèle duchesse de Longueville l'y suivit.

Certes, les premiers mois furent pénibles, mais peu à peu la duchesse de Montpensier, d'esprit très primesautier et très volage, retrouva sa gaieté et son exubérance. Cette royauté éphémère de la Fronde alla rejoindre ses rêves extravagants.

Quant à Grandgousier, il essaya vingt fois mais en vain d'être introduit auprès du Cardinal.

Econduit chaque fois, il finit par ne plus insister, soupirant :

— Et dire qu'il m'a appelé « son ami »!... Ah! la mémoire des Grands!

Après toutes ces vicissitudes, il restait pauvre, car on lui avait volé tout ce qu'il possédait.

Adieu l'hostellerie de Blois!

Il fut obligé de demeurer maître d'hôtel jusqu'à l'heure de la retraite.

FIN

POUR PARAÎTRE JEUDI PROCHAIN :

Gaspard Lancien au siège de Gênes

par Jean CRETEUIL

Le canon retentissait depuis le matin. Paris qui, à cette époque, était pourtant habitué à en voir et en entendre de rudes, frémissait à nouveau sous l'avalanche des nouvelles contradictoires. Le peuple, un peu après l'aube, s'était rassemblé pour marcher sur les Tuileries, cependant qu'aux frontières, les Coalisés se massaient, prêts à envahir la France, qu'en province, des villes se révoltaient contre l'ordre nouveau.

(A suivre.)

ROMANS pour LA JEUNESSE

Nouvelle collection de romans d'aventures

Tous les Jeudis
un ouvrage complet illustré

Derniers titres parus :

Série à 0 fr. 50 (Couverture rouge).

- 149. — L'INSAISSABLE.
- 150. — L'INDECHIFFRABLE MYSTERE.
- 151. — RIELE D'ARGENT.
- 152. — LE TRESOR DE LA PAGODE.
- 153. — VEDETTE MALGRE LUI.
- 154. — LES CHASSEURS DE VENINS.
- 155. — LA COLLINE ASSIEGEE.
- 156. — LE DIAMANT TRAGIQUE.
- 157. — DANS LES ENTRAILLES DE LA TERRE.
- 158. — LES VOLEURS DE SILVERHILL.
- 159. — L'ENLEVEMENT MYSTERIEUX.
- 160. — UN DRAME EN POUSSE-POUSSE.
- 161. — LA FORET ROUGE.
- 162. — LE MASQUE ARACHE.
- 163. — LA TERRE DES POISONS.
- 164. — LE BLESSE DU "LIBERTAD".
- 165. — PERDUS SUR UN ICEBERG.
- 166. — LE CHEMIN DE FEU.
- 167. — LA MINE DE MIRAXILL.
- 168. — UN LEGS DE CINQUANTE MILLIONS.
- 169. — L'AS DES SPAHIS.
- 170. — L'ORPHELIN DE LA BROUSSE.
- 171. — CELUI QU'ON NE SOUPÇONNAIT PAS.
- 172. — LA MOMIE AUX NEUF EMERAUDES.
- 173. — LE GANGSTER DE FRISCO.
- 174. — LE MYSTERE DU STUDIO F.
- 175. — L'EMPEREUR DU BAGNE.
- 176. — LE FANTOME DE SABLE.
- 177. — DEUX FRANCAIS EN ABYSSINIE.
- 178. — L'ILE AUX MORSES.
- 179. — LE TRESOR DU PACIFIQUE.
- 180. — COURT TOUJOURS.
- 181. — LE FAKIR DE L'ILE PERDUE.
- 182. — LES MOUSSES COURAGEUX.
- 183. — LES LOUPS DU POLE.
- 184. — L'EQUIPAGE DU "SANTIAGO".
- 185. — LA CITE EN FLAMMES.
- 186. — L'AVION DE LA SIERRA.

- 187. — LES SIGNES MYSTERIEUX.
- 188. — LE BOY VOLANT.
- 189. — LES VOLEURS D'IVOIRE.
- 190. — LE SERPENT D'OR.
- 191. — LE MONSTRE DE L'ILE SANS NOM.
- 192. — LA MINE DE RUBIS.
- 193. — LES CHASSEURS DE TIGRES.
- 194. — LE DERNIER BANDIT CORSE.
- 195. — LA REVOLTE DU RADJAH.
- 196. — LE TRESOR DU "COLORADO".
- 197. — UN MYSTERE A STAMBOUL.
- 198. — LE PROTECTEUR INCONNU.
- 199. — LE CAPITAINE DE "L'ETOILE POLAIRE".
- 200. — LE CARGOT MAUDIT.

Série à 0 fr. 60 (Couverture bleue).

- 201. — L'EQUIPE SANS CAPITAINE.
- 202. — PRISONNIER DES PYGMEES.
- 203. — LES CHASSEURS D'HOMMES.
- 204. — L'OISEAU DE FRANCE.
- 205. — LE ROBINSON DE LA JUNGLE.
- 206. — MORENO, LE METIS.
- 207. — DANS LE DESERT DES BISCHARRINS.
- 208. — LA MONTAGNE MAGIQUE.
- 209. — L'AVENTURE DU "BOUNTY".
- 210. — LES ADORATEURS DE SIVA.
- 211. — L'ILE DES MARABOUTS.
- 212. — L'IDOLE EGYPTIENNE.
- 213. — UNE REVOLTE AU PAYS NOIR.
- 214. — LES DIEUX DE LA LUNE.
- 215. — LE COUREUR DE SAVANES.
- 216. — LE PLACER MAUDIT.
- 217. — L'ONCLE DE MADAGASCAR.
- 218. — ADI, L'ESPION.
- 219. — LA FERME MAUDITE.
- 220. — L'ETRANGE AVENTURE DU PROFESSEUR MARIZE.
- 221. — UNE DETTE SACREE.
- 222. — LE GALION PERDU.
- 223. — LES VOLEURS DE CHEVAUX.
- 224. — LE MYSTERIEUX DOCTEUR KRAFF.

EN VENTE PARTOUT

F. ROUFF, Éditeur, 8, boulevard de Vaugirard, PARIS (15^e)

L'HISTOIRE VÉCUE

Tous les grands hommes, tous les grands faits
du passé

NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE

60 Cent.
=

L'OUVRAGE COMPLET

Il paraît un ouvrage tous les Jeudis

Déjà parus :

- N° 1. — LE GRENADIER D'AUSTERLITZ.
- N° 2. — UNE AVENTURE DE D'ARTAGNAN.
- N° 3. — LE VOLONTAIRE DE VALMY.
- N° 4. — JEAN BART, LE CORSAIRE.
- N° 5. — LE GUIDE DE BONAPARTE.
- N° 6. — LE MOUSSE DE CHRISTOPHE COLOMB.
- N° 7. — LE SERMENT DES TROIS VENDÉENS.
- N° 8. — UNE CONSPIRATION SOUS LOUIS XIII.
- N° 9. — L'ENNEMI DE JEANNE D'ARC.
- N° 10. — LE PETIT CANONNIER DU SIÈGE DE TOULON.
- N° 11. — TIREZ LES PREMIERS, MESSIEURS LES ANGLAIS.
- N° 12. — LE JEUNE HÉROS DE LA ROCHELLE.
- N° 13. — LE LION DES PYRAMIDES.
- N° 14. — UNE VICTOIRE DE SURCOUF.
- N° 15. — LA COCARDE NOIRE DE CHARLOTTE CORDAY.
- N° 16. — LA REINE DE LA FRONDE.

EN VENTE PARTOUT

F. ROUFF, Éditeur, 8, b^d de Vaugirard, PARIS (15^e)